



Jean Gillibert

L'eau de la mémoire

Rêver au théâtre de théâtre

Amour, vertige
de la non/présence

Poèmes

Shakespeare

Traduction Jean Gillibert

Huit sonnets

www.alterpublishing.com

Amour, vertige de la non/présence

Jean Gillibert

LE NOUVEAU
COMMERCE

Cahier 67

TRIMESTRIEL - PRINTEMPS 1987

Je ne présente ici que la traduction de huit *Sonnets* de Shakespeare dont le choix d'amour homosexuel est délibéré, mais c'est pour qu'on y prenne garde et qu'on ne retombe pas dans ce qui a obscurci toute l'exégèse attachée à l'histoire et à la compréhension de l'ensemble de ces sonnets.

Shakespeare révèle ici le mystère de la personne aimante comme le mystère de la personne aimée — non pas une énigme pour se cacher ou se protéger de commérages indiscrets. L'amour pour ce beau jeune homme dont il parle, ne s'adonne ni à la concupiscence ni à la tâche

passionnelle.

Shakespeare réalise qu'il est toujours difficile de parler de l'amour, presque impossible, surtout lorsque les médiations du discours, ou les bénéfices esthétiques viennent à manquer.

Je ne suis pas de ceux, comme Wittgenstein, qui pensent qu'avec Shakespeare, seul le discours « esthétique » peut faire naître la poésie. La pensée éthique de l'homme et de l'image de l'homme ne manque pas à Shakespeare ; les sonnets seraient là pour le prouver. Je ne suis pas de ceux qui pensent que Shakespeare aurait là, plus qu'ailleurs, platonisé à l'envie : la rencontre idéale — idéale — du beau corps et de la belle âme. Même si Shakespeare, pour infléchir son

ami à plus de mansuétude ou à moins d'orgueil, à moins d'« art », subit la tentation de poser radicalement ses poèmes en survivance au héros qu'ils célèbrent, jamais la réduction de cette « adresse » poétique à un discours ne rend rhétorique la relation de l'homme au monde. Une ode de Pindare contient en survivance le monde grec puisqu'elle le « dit » ; ici le monde est repoussé, rejeté, battu en brèche parce que, peut-être, le monde ne peut survivre que par le secret. L'intimité du poète va jusqu'au secret, là où les sources s'enfoncent dans les sables, là où la mouvance n'est pas encore la permanence, là où le repos n'est pas encore la stase de l'immobilité.

Je ne crois pas que ce « secret » de l'intime apparition de la haute conscience de soi, soit,

chez Shakespeare, comme chez quiconque, soumis à l'arbitraire du langage. Avant toute fixation sémantique, l'intimité est là, toute présente. Le langage n'est pas là, présent avant l'éthique de l'âme. Mais si Shakespeare est si sensible aux données du monde terrestre, ce n'est pas seulement pour en faire le tour – tour de spirale plus que tour d'horizon — ; la poésie des sonnets n'est pas transparente au monde, par un exhaussement surréel où se déjouent les contradictions ou par la simple incarnation d'un verbe.

Au plus osé – ou pour certains au plus morbide – des sonnets (le 71), Shakespeare ne revient pas à soi dans le voyage intérieur cher à tous les mythes, mais s'efface... puis disparaît...